

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La peinture

Jacques Godbout

Volume 3, Number 3-4 (15-16), May–April 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1961). La peinture. *Liberté*, 3(3-4), 668–671.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1961

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

gens pas marqués par quelqu'un ? disait Modigliani) si cet expressionnisme était seul, même assumant parfaitement couleurs et thèmes, on serait en droit de s'inquiéter, car l'abstrait est nécessaire, il nous est nécessaire. Le monde actuel, c'est aussi l'abstrait. L'architecture, si elle veut faire cette fameuse Synthèse des Arts, dont on parle depuis si longtemps sans la voir jamais, le cinéma, le théâtre, la musique, la télévision ont besoin de l'abstrait, de la couleur pure comme de la forme pure. On serait en droit de s'inquiéter. Mais non, l'"abstraction en Rouge" et la "murale Bleue" de Bonet bouclent la boucle, ferment la gamme, plaisent immédiatement.

Faites attention à Jordi Bonet et à Cartier. Vous savez bien qu'on n'est sûr de rien, en art. Mais tout de même. . .

FOLCH

LA PEINTURE

Je me contenterai de citer quelques phrases de ces *Entretiens* (1) qu'il faut lire en entier, puis les remettre en question. Il est en effet difficile à un peintre ou à un amateur de découvrir que si un jour les murs étaient blancs et nus, rien n'en serait diminué :

Claude Lévi-Strauss :

Après tout, — et ici l'ethologue reprend ses droits — la peinture n'est pas un mode constant de la culture; une société peut parfaitement exister sans art pictural. Donc, nous pouvons concevoir qu'après l'art abstrait. . .

Georges Charbonnier :

Il n'y ait plus de peinture ?

C. L.-S.

Oui. Une sorte de détachement complet, annonçant une ère apicturale.

G. C.

Je connais des peintres qui le pensent. Pas tous. En général, ce sont des peintres très jeunes qui pensent cela. C'est justement pourquoi, quand ils sont très jeunes, l'opinion est moins rece-

(1) Georges Charbonnier, *Entretiens avec Claude Lévi-Strauss*.
Les lettres nouvelles, chez Plon (Distribution Fomac)

vable, parce qu'on ne sait pas du tout quelle est la part de la "paresse" en face de la nature.

C.-L.-S.

Nous ne pouvons d'ailleurs pas nous fonder sur des opinions. Ce sont là des phénomènes à l'échelle collective et qui nous dépassent. Ce qui se produira demain dans ce domaine, nous n'en avons pas idée, et je ne crois pas que nous puissions le prévoir : soit une désagrégation, une désintégration de l'art pictural précédant sa disparition, soit un nouveau départ que préparerait cette sorte de Moyen-Age où nous nous trouvons actuellement, en ne donnant au mot nulle inflexion péjorative, mais parce que, me semble-t-il, dans les recherches et les spéculations des peintres abstraits, il y a des choses qui ressemblent un peu à certains modes de la pensée médiévale : cet effort vers un gnose, c'est-à-dire vers un savoir transcendant à la science, vers un langage qui soit un para-langage.

G. C.

Oui, mais tout art est caractérisé par ce que vous venez de dire.
C. L.-S.

Selon les époques, l'art est dans une position d'hostilité plus ou moins grande vis-à-vis du monde extérieur. Pour les artistes de la Renaissance, la peinture a été peut-être un moyen de connaissance, mais c'était aussi un moyen de possession, et nous ne pouvons pas oublier, quand nous pensons à la peinture de la Renaissance, qu'elle n'a été possible que grâce à ces immenses fortunes qui se bâtissaient à Florence et ailleurs, et que les peintres furent, pour les riches marchands italiens, des instruments par le moyen desquels ils prenaient possession de tout ce qu'il pouvait y avoir de beau et de désirable dans l'univers. Les peintures d'un palais florentin évoquent une sorte de macrocosme où le propriétaire, grâce à ses artistes, reconstitue à sa portée, sous une forme aussi réelle que possible, tout ce à quoi il attache du prix dans le monde.

Ajoutons que Claude Lévi-Strauss répète souvent qu'après l'impressionisme il n'est plus de grande peinture. Qu'il accepte peut-être le cubisme, mais que quant au non-figuratif il n'en est pas question : il ne sent pas.

Nous serions bien mal venus de lui faire procès de ce qu'il n'aime pas. Mais nous pouvons douter des conclusions qu'il porte (et toute une armée avec lui) sur le soit-disant *cul-de-sac* de la peinture non-figurative. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de *cul-de-sac* de cette sorte : il y a des peintres qui passeront, d'autres qui ne passeront pas, mais aller du cubisme au non-figuratif et de celui-ci au vide me paraît simplifier la recette du bon goût.

D'ailleurs, spéculer sur l'avenir de la peinture reste un plaisir d'hiver.

Ce dont on ne s'est pas rendu compte c'est que soirée après soirée, critiques et peintres ont tant spéculé qu'ils veulent aujourd'hui à tout instant une anticipation de la peinture. Celle qui se fait aujourd'hui aurait-elle satisfait toute curiosité ? J'en doute. Il est vrai que nous allons rapidement, et la pensée, et les mathématiques. Mais si les hommes, soumis à la publicité, se prennent à vivre artistiquement *demain* ils auront au bout du chemin l'amère déception de découvrir qu'à mesure que l'on avance le futur devient présent.

On ne parle pas d'art au futur. Ou en fait.

Admettons que l'hypothèse de Claude Lévi-Strauss se fonde cependant sur une intuition : de l'abstraction au néant il n'y a qu'un pas. Et sortons de la discipline picturale un instant : on fait aujourd'hui des poèmes abstraits, et l'on est à construire un théâtre et un roman non-figuratifs. Donc, si nous poussons à sa limite l'intuition nous en serions réduits, à plus ou moins brève échéance, à une civilisation sans art pictural et sans littérature.

En somme de la même façon que la philosophie a cédé le pas devant les sciences, abandonnant peu à peu ses champs d'investigation, la littérature le cèdera devant le mot-son (radio-disque) et le peintre devant l'image cinématographique ou cathodique. C'est là une hypothèse que les générations futures vérifieront.

Peut-être.

Mais cette hypothèse est à la fois trop logique et trop simple pour être vraie.

J'aimerais plutôt que l'on se rappelle que les cultures sont du domaine de la mémoire. Que les littératures furent ainsi toute-mémoire : orales. Que l'acquit en art est un acquit mémorisé. Transmis de façon artisanale de maître à élève.

Alors qu'il y avait peu de peinture, peu de littérature, que la mémoire n'était pas encombrée, les sociétés transmettaient leurs cultures propres par des peintures-objets, des poèmes-objets, les récits-objets faciles à retenir. Il y eut le rythme en littérature. En peinture l'imitation de la nature ou l'observance stricte de règles faciles à suivre. On se passait le *code*, de génération en génération. C'était la solution primitive à un art réservé aux castes dirigeantes.

Mais vint l'imprimerie : l'on ne dira jamais assez que ce fut comme une nouvelle écriture. Et à mesure que l'instruction fut distribuée aux masses, la mémoire commença de s'encombrer. Pensons au nombre de romans publiés en 1861 et à ceux publiés en 1961. Pourra-t-on retenir tous ces caractères ? En a-t-on besoin de toute manière ?

Pourra-t-on retenir toutes les peintures du XXe siècle ? L'oeuvre du seul Picasso encombre une mémoire. Et si tous les non-figuratifs se mettaient à dessiner des objets connus ! La face des musées en serait changée, et l'art serait un tourbillon.

D'ailleurs c'est ce que l'on ne demande plus à la peinture : de nous faire rêver d'îles enchanteresses. Il y a, aujourd'hui, d'autres médiums du rêve.

Si, en classe, les élèves ne peuvent tout apprendre, tout voir : si, malgré le temps, et parce qu'on crée plus aujourd'hui, il y a plus de déchets mais aussi plus à retenir, je crois alors qu'il faut plutôt en venir à l'intuition du père d'un romancier abstrait :

"Si la destruction atomique n'intervient pas, l'emcombrement dans la mémoire humaine sera tel qu'il faudra bien que les oeuvres disparaissent en même temps que leurs auteurs et que le premier geste de chaque génération, à son entrée dans la carrière, soit un coup de torchon sur le tableau noir."(2)

C'est ce qu'écrit François Mauriac, pensant sans doute aux romans de Claude ! Le coup de torchon peut être plaisant à donner : à recevoir ?

Il faut savoir que ceux qui ont vingt ans ont peut-être déjà le torchon en main, parce qu'ils ont déjà mal à la mémoire.

Jacques GODBOUT

(2) L'Express — 9 mars 1961